Journal de la Nouvelle-Orléans.

G. P. Genas & Co. — Bureau des Chartres, entre Canal et Bienville. — NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 21 AVRIL 1862 — G. W. WEISSE, D. LIMET, H. DUFOUR, S. HARRY — Editeurs-Propriétaires

Prix du Journal.
LUNDI, MARDI, 21 AVRIL.

Ventes à l'enchère de ce jour.

Par G. Lamoutet, Bienne & Co, 66, rue de Chartres — Demeurage.
Par F. Saer, 74, rue de Chartres — Vente sur confiscation.
Par G. Lamoutet, Bienne & Co, à 10 heures, à leur Magasin d'enchères, rue de Chartres, No 66 — Habillements et Chapeaux d'feutre d'castor.

La Ville.

On a fini par tellement s'habituer à l'idée d'une attaque que l'on a accueilli avec fort peu d'émotion apparente la nouvelle de bombardement des forts Jackson et St-Philippe. Est-ce parce que la population est blasée sur la crainte du danger, ou parce qu'elle a une confiance entière dans les moyens de défense dont dispose notre général? c'est ce que nous ne saurions dire. Mais ce que nous pouvons constater, c'est que chacun continue à vaquer tranquillement à ses affaires et que l'on ne témoigne, en général, aucune inquiétude sur l'issue de la lutte.

Jusqu'à présent, les résultats obtenus par l'ennemi ont été assez insignifiants comparativement aux puissants moyens d'attaque dont il dispose, et la résistance qui a été opposée à ses steamers et à ses bombardes est aussi satisfaisante qu'il était permis de l'espérer. Il ne s'est encore rien passé qui puisse nous alarmer sérieusement pour la sécurité de la ville, et la prolongation de la résistance peut pourrir qu'améliorer notre position, car elle permettra de compléter divers préparatifs et d'opposer à l'ennemi des moyens de défense sur lesquels on fonde de grandes espérances.

Nous nous abstiendrons de donner des détails sur le combat engagé entre la flotte ennemie et nos forts, dans la crainte de mêler le faux et le vrai, et de donner lieu à des interprétations erronées ou exagérées. Le public doit se contenter de savoir que la situation est toujours aussi bonne que le premier jour, et que l'ennemi a usé une énorme quantité de poudre et de projectiles sans avoir rien gagné pour l'objet qu'il se propose et qui est la réduction des forts.

A la préoccupation causée par l'attaque des forts, se joint celle qui résulte de la rareté et de la cherté des subsistances. Sur ce sujet comme sur le premier, les rumeurs vont leur train, et les faiseurs de nouvelles ne se font pas faute de mettre leur imagination à contribution. Malgré tout ce qu'on dit et en dépit des mesures économiques prises par quelques boulangers qui ont renoncé à porter le pain à domicile, il n'y a pas d'appréhensions sérieuses à concevoir pour l'avenir. A une gêne de quelques semaines succèdera bientôt l'abondance, car on recevra prochainement, du Texas, plusieurs milliers de bottes à cornes, et de la farine et des grains en assez grande quantité. Il y aura amplement de quoi nourrir la population de la Nouvelle-Orléans, en attendant la prochaine récolte, qui sera nécessairement abondante par suite de la décision prise par presque tous les habitants de planter une grande partie de leurs terres en céréales et d'élever le plus de bestiaux qu'il leur sera possible. La situation est tellement rassurante à cet égard, que les maréchaux prévôts ont cru pouvoir lever l'interdit qu'ils avaient mis sur la sortie des céréales et provisions.

Nous engageons, donc, la population de la ville à ne pas s'inquiéter des bruits de toute nature que pourront faire courir les ennemis déguisés que nous avons dans notre sein et à attendre avec confiance la suite des événements.

REFONSE A LA RENAISSANCE.—Nous sommes heureux de voir que la *Renaissance* a adopté les mêmes conclusions que nous sur la question des licences et des étrangers, mais nous croyons que nos confrères auraient pu se dispenser de nous attribuer un tort *fort grave* qu'en toute bonne foi nous ne saurions admettre. La distinction que fait la *Renaissance* entre les différentes races d'étrangers importe fort peu dans une question de droit des gens. Nous lui ferons, d'abord, remarquer que les Américains nés au Nord qui sont restés en Virginie ne sont plus des étrangers, mais des citoyens, car ils ont eu, il y a longtemps, à opter entre le départ ou la citoyenneté. En second lieu, la loi sur les licences ne s'applique pas à cette masse d'Irlandais ou d'Allemands, simples journaliers, qui n'ont pas besoin de licences pour travailler comme ouvriers. La loi votée par la législature virginienne ne peut, donc, frapper qu'un nombre assez restreint de boutiquiers, cabaretiers ou autres et une certaine classe de brocanteurs ou colporteurs, dont on a si peu plaindre à Richmond. Cela ne méritait pas, évidemment, qu'on fit, pour se débarrasser de quelques individus, une loi qui viole les usages internationaux. Voilà pourquoi nous avons été surpris de voir les législateurs virginiens se laisser entraîner à l'oubli des principes, pour obtenir un résultat presque négatif.

La *Renaissance* prétend que les étrangers en Virginie se sont refusés même au service des milices. Mais si la loi virginienne les y oblige, ils n'ont aucun moyen de s'y soustraire. La protection des consuls n'a été invoquée que par ceux que l'on a voulu soumettre au service dans l'armée confédérée, lorsque le gouverneur de la Virginie, ne pouvant obtenir le contingent demandé par le gouvernement confédéré, a eu recours à la conscription, et c'est alors que l'avocat-général de la Virginie a donné son opinion en faveur des étrangers. S'il n'a pas fait de distinction entre le service des milices locales et celui de l'armée, c'est que la question ne lui aura été soumise que sous le dernier de ces aspects.

Enfin, nous ferons observer à notre confrère que les étrangers qui paient des licences ne forment pas un vingtième du total de la population étrangère, et que si le but de la loi votée par la législature de la Virginie était d'imposer aux étrangers le service des milices, le résultat qu'elle aura ne sera que tout-à-fait partiel. Nous ne nous rappelons pas avoir vu dans le *Delta* une approbation de la loi en question. La seule allusion que nous y ayons vu faire par ce journal est le compte rendu approbateur de l'article publié dans l'*Abeille* sur ce sujet.

NOUVELLES DE PADUCAH.—Nous lisons dans le *Memphis Appeal* du 19 courant:

Nous avons d'intéressantes nouvelles de Paducah et du Nord. Elles confirment les rapports des pertes sérieuses éprouvées par l'ennemi à la bataille de Shiloh. Bien que les Fédéraux prétendent avoir remporté une victoire, ils ne peuvent mentir que 200 prisonniers capturés dans les deux journées.

Neuf transports, chargés de blessés fédéraux, ont descendu le Tennessee la semaine dernière quatre d'entre eux se sont arrêtés à Paducah et les autres ont remonté l'Ohio.

On savait que les renforts attendus lundi par la rivière se composaient de 35,000 hommes formant trois divisions de l'armée de Beauregard sous les ordres des généraux McCook, Bull Nelson et un autre. Le général Buell n'a pas été blessé, mais les généraux Grant et Smith l'ont été.

Le bruit courait que l'armée fédérale devait abandonner sa position en face de l'armée de Beauregard vendredi dernier, sans doute pour tenter une grande attaque contre le fort Pillow. Cependant, vendredi dernier, aucun autre transport que les neuf dont on parle plus haut n'avait quitté la rivière Tennessee.

Par le Télégraphe.

DEPECHES TRANSMISES A L'ABEILLE

De Richmond.

Richmond, 19.—Le rapport disant que le général Jackson avait fait retraite sur Waynesboro est révoqué et doute ici, où il est déposition avec les instructions officielles reçues du département de la guerre. Pas de nouvelles de la Péninsule.

LE 18me REGIMENT DE LA LOUISIANE.—Nous trouvons dans les correspondances du *Mississippi* les passages suivants relatifs à la part prise par ce vaillant régiment à la bataille de Shiloh:

Tous nos officiers ont fait des prodiges de valeur. Le colonel et le lieutenant-colonel ont eu leurs chevaux blessés et renversés. Le colonel a reçu une légère blessure au visage.

On nous apprend un intéressant incident de la bataille de Shiloh.

Lorsque le colonel Preston Pond agissant en qualité de brigadier-général donna l'ordre et l'élan d'attaquer la batterie ennemie qui décimait ses rangs, le capitaine Drouilhet et douze hommes de sa compagnie furent ensuite en délimiteurs pour occuper la position. Le brave officier se glissa dans le bois avec des pétards et, arrivé à la batterie en fourré, toupilla ses pièces de l'ennemi. Ce n'est qu'à une certaine distance de l'ennemi que les volontaires de St-Jacques devaient se faire prisonniers. Le capitaine Drouilhet ayant reconnu que la batterie était défendue par trois régiments, retourna non sans peine sur ses pas et revint rendre compte à son chef de la reconnaissance qu'il avait faite. Le colonel Manning et le lieutenant-colonel Romain, soutenus de toute la bataille et de la vie de leur bataillon, étaient aujourd'hui dans l'ordre transmis au 18me. Le colonel avait répondu que tel était l'ordre du général Beauregard, le 18me s'élanga vaillamment en avant. C'est là que le brave régiment fut blessé que le 18me fut blessé. On remarquait le jeune Gustave Dupré, le fils du général Dupré, qui n'a pas été blessé, mais les généraux Gibbs et Smith l'ont été.

Le bruit courait que l'armée fédérale devait abandonner sa position en face de l'armée de Beauregard vendredi dernier, sans doute pour tenter une grande attaque contre le fort Pillow. Cependant, vendredi dernier, aucun autre transport que les neuf dont on parle plus haut n'avait quitté la rivière Tennessee.

Par le Télégraphe.

DEPECHES TRANSMISES A L'ABEILLE

De Richmond.

Richmond, 19.—Le rapport disant que le général Jackson avait fait retraite sur Waynesboro est révoqué et doute ici, où il est déposition avec les instructions officielles reçues du département de la guerre. Pas de nouvelles de la Péninsule.

LE 18me REGIMENT DE LA LOUISIANE.—Nous trouvons dans les correspondances du *Mississippi* les passages suivants relatifs à la part prise par ce vaillant régiment à la bataille de Shiloh:

Tous nos officiers ont fait des prodiges de valeur. Le colonel et le lieutenant-colonel ont eu leurs chevaux blessés et renversés. Le colonel a reçu une légère blessure au visage.

On nous apprend un intéressant incident de la bataille de Shiloh.

Lorsque le colonel Preston Pond agissant en qualité de brigadier-général donna l'ordre et l'élan d'attaquer la batterie ennemie qui décimait ses rangs, le capitaine Drouilhet et douze hommes de sa compagnie furent ensuite en délimiteurs pour occuper la position. Le brave officier se glissa dans le bois avec des pétards et, arrivé à la batterie en fourré, toupilla ses pièces de l'ennemi. Ce n'est qu'à une certaine distance de l'ennemi que les volontaires de St-Jacques devaient se faire prisonniers. Le capitaine Drouilhet ayant reconnu que la batterie était défendue par trois régiments, retourna non sans peine sur ses pas et revint rendre compte à son chef de la reconnaissance qu'il avait faite. Le colonel Manning et le lieutenant-colonel Romain, soutenus de toute la bataille et de la vie de leur bataillon, étaient aujourd'hui dans l'ordre transmis au 18me. Le colonel avait répondu que tel était l'ordre du général Beauregard, le 18me s'élanga vaillamment en avant. C'est là que le brave régiment fut blessé que le 18me fut blessé. On remarquait le jeune Gustave Dupré, le fils du général Dupré, qui n'a pas été blessé, mais les généraux Gibbs et Smith l'ont été.

Le bruit courait que l'armée fédérale devait abandonner sa position en face de l'armée de Beauregard vendredi dernier, sans doute pour tenter une grande attaque contre le fort Pillow. Cependant, vendredi dernier, aucun autre transport que les neuf dont on parle plus haut n'avait quitté la rivière Tennessee.

ENVELOPPES DE LETTRES.—Nous avons reçu quelques échantillons d'enveloppes faites avec d'excellent papier et portant une vignette qui représente un officier tenant le drapeau confédéré avec la devise "la victoire ou la mort" et au-dessous "la liberté ou la patrie." Ces enveloppes se vendent rue du Camp, No 10.

CHANGE.—Le bruit de Richmond a passé un bill qui autorise l'émission de cinq millions de dollars en billets du trésor, de la dénomination de un, deux et trois dollars.

LA SITUATION A PENSACOLE.—Nous trouvons dans le *Montgomery Advertiser* du 8 courant, les passages suivants d'une lettre de Pensacola.

Tous ces bruits de bataille à Pensacola. Plusieurs personnes qui arrivent ici prudent, il y a quelques semaines de quitter la ville, reviennent maintenant, convaincues que les mesures énergiques prises par le gouverneur Shorter pour renforcer la place, mettront les fédéraux dans l'impossibilité de la capturer. Outre plusieurs régiments de troupes bien exercées, il y a maintenant douze compagnies de l'Alabama qui seront bientôt organisées en régiments. Nous pensons que le gouverneur Shorter a agi sagement en s'interposant pour sauver Pensacola.

Quatre mille hommes disciplinés et exercés peuvent tuer Pensacola, et à mesure que de nouveaux régiments seront formés et instruits, on enverra les soldats là où leur présence sera le plus nécessaire.

RETRAITE DE L'ENNEMI.—Des personnes arrivées hier de Corinth, dit le *Memphis Appeal*, rapportent qu'au départ du train l'on savait que l'ennemi avait abandonné le voisinage du champ de bataille, et qu'il ne restait près de 4 quelques un trois de leurs bateaux.

Correspondance particulière de l'*Abeille*.

Camp près de Grand Junction 1 avril 1862.

MESSIEURS NOS REDACTEURS DE L'ABEILLE.

Je reprends ici la suite de mon récit des cinq journées de souffrances et d'épreuves du bataillon des Gardes d'Orléans. Excusez, je vous prie, le style plus ou moins décousu de mes premières de la présente. Je suis tellement indisposé, qu'il m'est impossible de vous retracer les événements qui ont signalé notre marche avec la pureté de langage et le laconisme qui devraient être le cachet distinctif d'une correspondance de cette nature; mais la vérité et la plus entière exactitude qui caractérisent ma relation vous feront peut être passer inaperçues les imperfections de style.

Je vous ai laissés, à la fin de ma précédente, au moment où nous essayions de reposer nos membres brisés de fatigues sur un sol bas, humide, boueux et couvert d'immondices. Tachez, si vous le pouvez, de vous endormir sur un lit semblable. Quant à moi, je dois vous déclarer franchement que la fatigue est le meilleur narcotique pour des soldats à moitié épuisés et que, à peine étions-nous pris la position horizontale, que nous nous endormîmes profondément, sinon du sommeil de juste, du moins de celui de l'homme exténué par des marches forcées et des privations moins sous seulement pour nous habitués à une vie douce et tranquille, mais pour des troupes régulières. Si l'on avait recouché, avant la pure expérience, que j'ai si faite, qu'on pouvait tant souffrir pour arriver sur un champ de bataille, je ne l'aurais jamais cru. Aujourd'hui, mon scepticisme a complètement disparu et je suis disposé à ajouter foi à toutes les souffrances du soldat en campagne. Pendant donc que nous dormions pour nous remettre des fatigues de la journée et de la veille et pour nous préparer à celles du lendemain, un ordre du général Polk vint nous éveiller à 2 heures du matin le samedi 5. La voix de notre major répétant l'ordre qui circulait de compagnie en compagnie, avec la rapidité de l'électricité et, en moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire, nous étions tous sur pied et prêts à nous mettre en marche, bataillant il est vrai plus ou moins, comme des hommes qui ont *oublié* de prendre leur café et qui n'ont pas dormi leur grasse matinée.

A peine fûmes nous levés qu'une pluie torrentielle commença et en quelques minutes nous fûmes entièrement mouillés, et tant il est que nous pouvions encore être mouillés, par des uniformes n'avaient pas eu le temps de sécher depuis la pluie de la journée précédente. Nous nous réalguâmes. Notre parti ne fut pas long à prendre, car nous étions déjà habitués à de semblables coups de temps et rien ne pouvait nous étonner.

Nous attendîmes pendant trois longues heures que les troupes qui formaient la tête de la colonne confédérée, eussent défilé et beaucoup avaient bivouaqué dans le même bois que nous, et que des ordres nouveaux imprimassent la direction nécessitée par les circonstances.

Quelques minutes avant notre sortie du bois, nous entendîmes trois hourrahs formidables et l'écho porta à nos oreilles le nom du général Beauregard. C'était en effet le héros de Manassas qui passait en ce moment avec le général Albert Sidney Johnston avec Johnston qui brûlait de se venger des revers des forts Henry et Donelson. Le général Beauregard, à la vieille heure, en parcourant l'armée pour nous un indice certain que le soleil ne se coucherait pas sans que nous eussions pris une part active aux événements du jour. Nous nous trompions, mais de bien peu. La présence de Beauregard nous rendit notre première vigueur, nous oubliâmes nos souffrances passées; nous savions, en effet, que Beauregard foudrait pesant comme une armée sur les tribus barbares venues par le Nord et par l'Ouest, nous savions qu'avec un tel chef (bien que Sidney Johnston eût le commandement en chef, nous nous étions habitués à regarder le général Beauregard comme l'organisateur du plan de bataille et comme la tête qui faisait mouvoir toutes les ressources et tous les ressorts de l'armée Confédérée), nous devions infailliblement courir à la victoire—et que nous allions en verser notre sang sur les champs de bataille du Tennessee, pour sauver la Louisiane.—Nous nous applaudîmes d'avoir répondu à son héroïque appel et d'être du nombre de ceux qui devaient jouer un rôle dans le grand drame qui ne tardait pas à être représenté.

Vers 6 heures 1/2, nous reprîmes notre marche à travers collines et vallons, cheminant lentement, rencontrant mille difficultés à vaincre pour nous frayer un passage. Le bruit de la fusillade avait cessé depuis la veille et rien ne témoignait de la grande tourmente de jour précédent, si ce n'est quelques mares de sang et des chevaux morts que nous heurtions de temps à autre. Nous nous habituâmes peu à peu à ce spectacle, si nouveau pour des conscrits comme nous, et bientôt même notre indifférence fut complète. Vers 9 heures, nous abandonnâmes sur le chemin les restes de notre mince bagage, nous chargeâmes nos mousquets et chacun s'attendit à voir au sommet de la première colline ou au bas du premier vallon, l'ennemi lui barrant le passage. Nos fatigues excessives nous faisaient vivement désirer cette rencontre.

Le général Bragg passa, sur les trois heures, à la tête de son état-major, et nous le reçûmes aux cris de "A bas notre ennemi, captain Bragg!" Il accueillit notre salut d'un franc sourire et nous répondit qu'il nous donnerait sous peu de la besogne.

A quatre heures, le Bataillon reçut l'ordre de se ranger toujours dans un bois. Nous ignorions à quelle distance nous étions de l'ennemi, mais, à en juger par notre marche, nous ne devions pas être loin de la rivière Tennessee. Chacun s'assit tant bien que mal, pour se reposer; la garde pour la nuit fut nommée et un détache du Bataillon deux hommes par compagnie pour former le "picket guard." A peine la nuit venue, chacun s'installa de son mieux et on n'entendit plus rien jusqu'au lendemain que les cris discordants des sentinelles et le bruit monotone des pas des chevaux des éclaireurs des Texas Rangers sillonnant la forêt dans tous les sens. Vers huit heures du soir, les fédéraux, désirant nous donner un concert, commencèrent à exécuter, avec tous leurs "brass band", le Yankee Doodle, le Hail Columbia et autres morceaux connus autrefois sous la dénomination de chants patriotiques.

Était-ce pour nous démoraliser? Était-ce pour nous faire croire qu'ils marchaient contre nous? Était-ce une feinte pour nous tromper sur la position qu'ils occupaient? Nous l'ignorons mais je puis vous assurer, sans crainte de contradiction, que personne n'en fut intimidé. On entendait aussi distinctement le sifflement lugubre et le tintement des cloches de leurs gunboats. Les sons semblaient venir d'environ un ou deux milles de distance. C'était la première *fois*, depuis longtemps, que nous assistions à un concert gratuit.

Vers une heure du matin, un officier de l'état-major du général Beauregard apporta au major Quayrouze l'ordre de mettre son Bataillon en marche à cinq heures du matin.

Conformément à cet ordre, les soldats qui avaient tous couché derrière leurs faisceaux, se levèrent à quatre heures et demie le dimanche 6, et à cinq heures avaient formé la ligne de bataille, l'estomac vide, et ne comptant, pour se refaire, que sur quelque aubaine inattendue.

Vous dire les marches et les contre-marches que nous fîmes, toujours en bataille, depuis cinq heures jusqu'à onze heures, en traversant des bois épais, enchevêtrés de broussailles et de lianes, et entrecoupé de ravins, ma serait une tâche bien difficile.

... Un feu bien nourri, qui avait salué la naissance du jour, augmentait de minute en minute et la grosse voix des canons nous assourdissait. Avant même d'avoir vu l'ennemi, nous étions déjà habitués au feu. A chaque instant, nous nous attendions à déboucher sur un régiment yankee; quelquefois, ou gravissant la pente abrupte d'une colline ou en descendant le revers escarpé d'un coteau, pour entrer dans un vallon, nous sentions l'odeur de la poudre fraîchement tirée et la fumée formait au dessus de nos têtes ses anneaux bizarres. Vers dix heures, nous descendîmes dans le creux d'un vallon, avec de la boue jusqu'à mi-jambe, la nous fûmes arrêtés un instant par quelques coups de feu des tirailleurs ennemis; les balles sifflèrent à nos oreilles, mais sans toucher personne. Nous gravîmes la colline et nous nous arrêtâmes une marche. Enfin, vers onze heures, nous arrivâmes au premier camp de l'ennemi, un camp du 6e régiment de l'Iowa, qui venait de le quitter; quelques décharges tirées de leurs rangs nous annoncèrent que leur départ avait du peu devancé notre arrivée.

Comment vous exprimer notre surprise, en entrant dans ce camp, de le trouver d'une propreté trop proche de ce que la catégorie des recrues ou des miliciens peut contenir de plus excellent? Il y avait quoi. Du pain en abondance, sucre, du lard, des julienne conservées, des viandes de toute sorte, des conserves alimentaires, des fruits au jus, des fruits à l'eau-de-vie, des raisinets de Malaga et mille autres choses qu'il serait trop long d'énumérer. Il y avait dans ce camp, en somme, tout ce qu'on peut désirer pour satisfaire l'appétit le plus difficile et le plus exigeant. Le vin et les poules étaient malheureusement même pas. Des Français, des Français, seulement, assaillirent que les partis de Mont avaient trouvé les mêmes ressources et que la France, l'Angleterre et l'Allemagne avaient en partie mitraillé le camp. Il y avait de quoi nourrir dix régiments au grand complet. Aussi chacun de nous en fit livra à fond, pendant une halte d'une demi-heure, aux douceurs d'un repas inopinément, et, quand nous reprîmes notre marche, nous étions complètement restaurés.

En sortant de ce bel camp, nous nous dirigeâmes vers un second camp, que les yankees venaient aussi d'abandonner à notre approche, tout sans avoir tire quelques décharges en s'enfuyant. En sortant de ce second camp, nous nous trouvâmes séparés du Crescent régiment et du 18e de la Louisiane que nous avions l'habitude de rencontrer de temps en temps après avoir marché à peu près tout deux-heures, nous nous disposions à entrer dans un troisième camp, lorsque nous fûmes soudainement accueillis par une vive fusillade l'ennemi le 6e régiment du Kentucky, et un régiment du Tennessee qui, à la vue de nos uniformes bleus et de notre drapeau ressemblant un peu à celui des Etats-Unis, nous avait pris pour un bataillon fédéral: nous eûmes deux hommes de blessés par cette erreur. Mais bientôt nous nous fîmes reconnaître et aussitôt après nous vîmes le 18e qui arrivait à notre droite. Nous nous mêlâmes au même pas de ce régiment, mais nous le perdîmes bientôt de vue; nous ne devions plus le revoir que vers 5 heures dans un moment bien critique. Quant au Crescent, il changea de brigade et nous ne le rencontrâmes plus jusqu'à notre retour à Corinth, il suivait une autre direction que nous.

Que de marches, que de fatigues, que de souffrances jusqu'à 5 heures de l'après-midi, quand nous descendîmes au fond d'un ravin où se trouvait déjà le 18e régiment de la Louisiane. A peine arrivée au bas du ravin, nous tîmes sa rapide à une grêle de mitraille arrivant du plateau de la colline en face de notre ligne de bataille et d'une nuée de bombes arrivant de notre gauche, avec leurs sifflements lugubres des gun boats fédéraux. Nous étions à un demi-mille de la rivière Tennessee, et sous le feu de ces gun-boats que nous redoutions tant.

(A continuer)

(Communiqué).

ARISTIDE GALLOT.—Il nous est parvenu quelques détails sur la mort de ce jeune homme tué au champ d'honneur dans la journée du 7 avril, à la bataille de Shiloh. Nous nous empressons de les publier.

Aristide Gallot n'avait pas encore 20 ans. Membre de la 2ème compagnie des *Gardes Françaises*, il demanda à son père l'autorisation de quitter sa compagnie, et de se joindre à l'expédition des Gardes d'Orléans, parmi lesquels il comptait de nombreux amis d'enfance. Parti avec ces nobles jeunes gens, il supporta, comme eux, les fatigues et les privations subordonnées auxquelles un corps fait souvent dès son arrivée. Au moment où l'ordre fut donné de se mettre en marche pour aller à l'ennemi, le jeune Gallot écrivit à son père une lettre d'adieu, dont les termes méritent d'être rapportés: "Cher père, écrivait-il, je sens que cette lettre est presque un adieu définitif. Nous partons pour le champ de bataille, et tout autorise que ce sera chaud et sanglant. Mais, sois tranquille, j'ai supporté avec courage la fatigue et la faim, je ne faiblirai pas à l'heure du combat. Si je meurs, sois assuré que je mourrai noblement. Adieu donc, cher père, et si je ne dois plus te revoir ici, nous nous retrouverons là haut."

Les pressentiments de cette lettre éloquente ne se sont que trop réalisés. Fidèle à sa promesse, le jeune Gallot sentit redoubler son ardeur au moment du combat. Sous le feu des batteries et au milieu d'une grêle de balles, il encourageait ses amis de la voix et du geste. Le porte-drapeau est tué, un autre le remplace et tombe également, un troisième lui succède et subit le même sort. Alors un moment d'hésitation se montre dans les rangs. Il fallait un quatrième brave pour porter l'étendard. Aristide Gallot s'en saisit, et, se jouant de la mort, saisissant qu'il est le point de mire de l'ennemi, il agite le drapeau et en fait flotter les couleurs avec un tintamarre. Au même moment, il tombe frappé de deux balles, l'une à la tête, et l'autre au cœur. Toutefois, en tombant, sa main ne put cesser de serrer la hampe de l'étendard. Mais assistés, se sentant mourir, il étend le bras vers un ami, et dit en lui remettant le précieux dépôt: "Tiens, dit-il, je crois que je suis mort, prends le drapeau!" A ces mots, il expira.

Telle fut sa fin glorieuse. Qu'il dorme en paix, et que sa mémoire vive dans nos cœurs.

Nous ne saurions qu'approuver l'ordre du jour par lequel le *général Paul Jones*, commandant la Brigade Européenne fait un devoir à tous les officiers et soldats de la Garde Française de porter un crêpe au bras droit en signe de deuil pendant 30 jours.

MISSOURI.—Un voyageur qui arrive de St-Louis où il a passé trois semaines, nous dit que les partisans du Sud voient leur nombre s'accroître chaque jour et qu'ils sont plus nombreux que les abolitionistes. Ces derniers se composent exclusivement d'allemands et de yankees. Il faut ajouter à ceux ci quelques individus intéressés dans les fournitures pour l'armée fédérale. A son départ, les forces fédérales dans la ville, se composaient du régiment d'Hecker et des deux bataillons allemands de Home Guards. Toutes les autres troupes ont été retirées pour l'expédition de la rivière Tennessee.

On assure que tout le Nord du Missouri est presque unanime en faveur du Sud, mais les populations sont maintenues par la présence des troupes fédérales qui sont réparties dans le pays. Toutes les armes et toutes les munitions appartenant à des particuliers ont été enlevées par l'ennemi, et d'innombrables outrages ont été commis sur les personnes et les propriétés. Tout le pays est uni à un régime de terreur. Dans la partie méridionale de l'Etat les opinions sont plus divisées.

La personne qui nous donne ces renseignements sur l'état des affaires dans le Missouri ne doute nullement que les amis de la Confédération ne puissent affranchir cet Etat du joug tyrannique abolitionniste avec une faible assistance. Qu'on donne des armes aux Missourien et ils travailleront à leur salut politique. A présent ils souffrent patiemment et attendent que l'heure vienne pour se soulever.

(Memphis Appeal)

MOUVEMENTS DE JEFF THOMPSON.—Nous apprenons, par une lettre de Memphis, dit le *Mobile Advertiser*, que les forces du général Jeff Thompson sont stationnées sur le chemin qui conduit de New Madrid à Crawley's Ridge. C'est la seule route par laquelle l'ennemi peut suivre la vallée en descendant le fleuve, et cela, d'après le général, les fédéraux ne peuvent la faire et ne le feront pas. Pour le moment, ils sont entourés par les eaux. La fièvre est presque arrivée à la plus haute marque avec une tendance à monter encore, bien que lentement. C'est en juin qu'il atteint généralement son apogée. Il sera impossible en conséquence, à l'ennemi de descendre le fleuve avant juillet.

LA FERIE.—Un journal d'Alexandria, Louisiane, dit que la dernière pluie est venue fort à propos pour fertiliser le sol et y faire germer les semences du printemps. Le jeune maïs de la paroisse poussera maintenant avec vigueur, et nos planteurs auront bientôt mis en terre toute leur prochaine récolte. Nous ne disons rien de sucre ou de la fleur rebelle car on en fera très peu de l'un ou de l'autre. Les planteurs, à l'exception de quelques habitants aisés, planteront trois fois plus de maïs qu'à l'ordinaire. En cela ils agiront autant de bon sens que de patriotisme, car il est certain que la moitié de la prochaine récolte se vendra au bon prix. La pluie a fait monter la Rivière Rouge.

TENTATIVE DE MEURTRE.—Hier matin, dit l'*Advocate* de Baton Rouge, M. Joseph Duplantier, fils de M. Alfédric Duplantier, de cette paroisse, a rencontré, en chassant, un nègre endormi sur un tronc d'arbre. Il éveille le nègre et lui ordonne de se lever. Celui-ci, avec un air de soumission profonde, tombe sur ses genoux et le prie de ne pas le tuer. Le jeune chasseur, ne soupçonnant aucune dissimulation et n'éprouvant aucune méfiance, s'approche du nègre qui s'élance, lui saisit sur la tête un terrible coup avec un bâton qu'il tenait caché derrière lui, et le renverse par terre. M. Duplantier, plein d'activité et de force, et tout à fait au dessus de la crainte, s'attache au nègre, le jette à terre et décharge sur lui un coup de fusil, sans l'atteindre heureusement. Le nègre alors le frappe sur le bras avec son bâton, lui casse le fusil en deux et une troisième au petit doigt d'une main, le frappe ensuite à la tête avec le fusil dont il s'était emparé et le laisse pour mort sur la place. Quelques minutes après le départ du nègre, le jeune Duplantier étant revenu à lui, put se soulever et regagner le logis. L'alarme est donnée alors; des chiens sont lancés sur la trace, et en quelques heures ils tombent sur trois individus marrons dont un était justement celui qui avait commis l'acte audacieux que nous venons de raconter. Ils appartiennent tous à M. Davis, de cette paroisse, deux ont été rendus à leur maître et le troisième a été enfermé à la geôle où il restera à la disposition de la justice. Le nègre a une vilaine apparence et tâche de faire croire qu'il est fou.

PAROISSE DES NATCHITOCHES.—Nous lisons dans l'*Union*:

Le temps favorable, joint à un désir fortement exprimé de faire une forte récolte de céréales et spécialement de maïs, ont fait hâter les travaux. La plante profite admirablement. Si les gelées ne sont pas trop tardives, nous pourrons compter sur une abondance de produits, sans égale dans les annales de notre paroisse.—Chacun aura compris son devoir.

—Dans la nuit de lundi, un ouragan terrible est venu fondre sur notre ville. Il a dû se faire ressentir au loin. Beaucoup d'accidents seront enregistrés sur les habitations. A part cela, il était temps qu'une telle pluie survînt dans notre paroisse; il n'était plus possible de labourer les terres fortes.

—Depuis quelque temps, il nous arrive du coton de toutes parts, par petits lots. Les paroisses circonvoisines, voire même le Texas, s'empressent de profiter du petit marché ouvert sur notre place. Malheureusement pour la majorité, les prix ont régulièrement fléchi, depuis un mois, et tendent encore à la baisse.

COUP DE TEMPS.—Un vent violent a soufflé une grande partie de la journée d'hier. Nos habitants ont eu des craintes sérieuses pour leurs levées. Dans plusieurs endroits les vagues du bayou inondaient le chemin. Vers les trois heures de l'après-midi le vent s'est calmé et une pluie diluvienne, accompagnée d'un orage étourdissant, a commencé à tomber et a duré jusqu'à une heure avancée de la nuit. Toutes les catastrophes du ciel semblaient conversés et faisaient supposer quelque nouvelle tour du préposé aux foudres d'un *Kent*. Fort heureusement nous n'avons à constater aucun accident occasionné par ce coup de temps. Mais notre plus grand désir serait d'avoir à annoncer prochainement la destruction totale de la flotte de bloom qui déjà avait éprouvé sur le golfe une horrible tempête.—"Charité bien ordonnée commence par soi-même."

(Communiqué).

ARISTIDE GALLOT.—Il nous est parvenu quelques détails sur la mort de ce jeune homme tué au champ d'honneur dans la journée du 7 avril, à la bataille de Shiloh. Nous nous empressons de les publier.

Aristide Gallot n'avait pas encore 20 ans. Membre de la 2ème compagnie des *Gardes Françaises*, il demanda à son père l'autorisation de quitter sa compagnie, et de se joindre à l'expédition des Gardes d'Orléans, parmi lesquels il comptait de nombreux amis d'enfance. Parti avec ces nobles jeunes gens, il supporta, comme eux, les fatigues et les privations subordonnées auxquelles un corps fait souvent dès son arrivée. Au moment où l'ordre fut donné de se mettre en marche pour aller à l'ennemi, le jeune Gallot écrivit à son père une lettre d'adieu, dont les termes méritent d'être rapportés: "Cher père, écrivait-il, je sens que cette lettre est presque un adieu définitif. Nous partons pour le champ de bataille, et tout autorise que ce sera chaud et sanglant. Mais, sois tranquille, j'ai supporté avec courage la fatigue et la faim, je ne faiblirai pas à l'heure du combat. Si je meurs, sois assuré que je mourrai noblement. Adieu donc, cher père, et si je ne dois plus te revoir ici, nous nous retrouverons là haut."

Les pressentiments de cette lettre éloquente ne se sont que trop réalisés. Fidèle à sa promesse, le jeune Gallot sentit redoubler son ardeur au moment du combat. Sous le feu des batteries et au milieu d'une grêle de balles, il encourageait ses amis de la voix et du geste. Le porte-drapeau est tué, un autre le remplace et tombe également, un troisième lui succède et subit le même sort. Alors un moment d'hésitation se montre dans les rangs. Il fallait un quatrième brave pour porter l'étendard. Aristide Gallot s'en saisit, et, se jouant de la mort, saisissant qu'il est le point de mire de l'ennemi, il agite le drapeau et en fait flotter les couleurs avec un tintamarre. Au même moment, il tombe frappé de deux balles, l'une à la tête, et l'autre au cœur. Toutefois, en tombant, sa main ne put cesser de serrer la hampe de l'étendard. Mais assistés, se sentant mourir, il étend le bras vers un ami, et dit, en lui remettant le précieux dépôt: "Tiens, dit-il, je crois que je suis mort, prends le drapeau!" A ces mots, il expira.

Telle fut sa fin glorieuse. Qu'il dorme en paix, et que sa mémoire vive dans nos cœurs.

Nous ne saurions qu'approuver l'ordre du jour par lequel le *général Paul Jones*, commandant la Brigade Européenne fait un devoir à tous les officiers et soldats de la Garde Française de porter un crêpe au bras droit en signe de deuil pendant 30 jours.

MISSOURI.—Un voyageur qui arrive de St-Louis où il a passé trois semaines, nous dit que les partisans du Sud voient leur nombre s'accroître chaque jour et qu'ils sont plus nombreux que les abolitionistes. Ces derniers se composent exclusivement d'allemands et de yankees. Il faut ajouter à ceux ci quelques individus intéressés dans les fournitures pour l'armée fédérale. A son départ, les forces fédérales dans la ville, se composaient du régiment d'Hecker et des deux bataillons allemands de Home Guards. Toutes les autres troupes ont été retirées pour l'expédition de la rivière Tennessee.

On assure que tout le Nord du Missouri est presque unanime en faveur du Sud, mais les populations sont maintenues par la présence des troupes fédérales qui sont réparties dans le pays. Toutes les armes et toutes les munitions appartenant à des particuliers ont été enlevées par l'ennemi, et d'innombrables outrages ont été commis sur les personnes et les propriétés. Tout le pays est uni à un régime de terreur. Dans la partie méridionale de l'Etat les opinions sont plus divisées.

La personne qui nous donne ces renseignements sur l'état des affaires dans le Missouri ne doute nullement que les amis de la Confédération ne puissent affranchir cet Etat du joug tyrannique abolitionniste avec une faible assistance. Qu'on donne des armes aux Missourien et ils travailleront à leur salut politique. A présent ils souffrent patiemment et attendent que l'heure vienne pour se soulever.

(Memphis Appeal)

MOUVEMENTS DE JEFF THOMPSON.—Nous apprenons, par une lettre de Memphis, dit le *Mobile Advertiser*, que les forces du général Jeff Thompson sont stationnées sur le chemin qui conduit de New Madrid à Crawley's Ridge. C'est la seule route par laquelle l'ennemi peut suivre la vallée en descendant le fleuve, et cela, d'après le général, les fédéraux ne peuvent la faire et ne le feront pas. Pour le moment, ils sont entourés par les eaux. La fièvre est presque arrivée à la plus haute marque avec une tendance